

auprès du général des Jésuites à Rome. "A l'avenir, écrit le R. P. Gruber, les Jésuites s'appelleraient Ignatiens, leur général se proclamerait chef de l'Eglise catholique, il ferait du pape le prince-évêque de Rome, et fixerait sa résidence à Paris, nouvelle métropole spirituelle. . . . Comte et le Général Beckx travailleraient en commun à éliminer le protestantisme, le déisme et le scepticisme. . . . Ensemble ils établiraient le pouvoir spirituel."

Les Jésuites, dont Auguste Comte avait naguère stigmatisé la "politique absolument hypocrite et machiavélique", ne se hâtèrent pas trop de répondre à la lettre de Sabatier, et lorsque celui-ci se présenta à la demeure du Général, il fut reçu par le P. Rubillon, assistant des provinces de France, qui commença par lui expliquer qu'il "ne soupçonnait même point l'existence du célèbre philosophe". "A toutes les propositions (dit Sabatier) il fut répondu poliment mais invariablement: les Jésuites ne sont que de pauvres religieux qui ne s'occupent nullement de politique. Entre les membres d'un ordre qui a Jésus-Christ pour centre de son existence et ceux qui nient la divinité de Jésus-Christ, aucune alliance religieuse n'est possible."² Comte et ses amis durent s'apercevoir que, si les Jésuites ne se mêlent pas de politique, du moins ils ne sont pas dépourvus de sens pratique.

Dix-huit ans plus tard, Littré confessait à son tour, d'autre manière, l'échec subi par le positivisme dans sa lutte contre le "théologisme": en 1875, déjà très âgé, et mù, nous dit son biographe M. Marion, par "son horreur de la réaction cléricale, il se faisait recevoir franc-maçon". Et c'est le F. Jules Ferry qui se chargea, lors de l'anniversaire de l'initiation du F. Littré, de rappeler "ce grand fait maçonnique. . . l'entrée officielle du positivisme, par un de ses représentants les plus illustres, dans le sein de la maçonnerie", et qui signala "l'affinité intime, secrète, entre la maçonnerie et le positivisme".³

Mais si Emile Littré, après trente-cinq ans d'active propagande positiviste, crut devoir consommer une alliance entre le pouvoir spirituel de sa secte et la maçonnerie, agent subreptice et effectif de la faction politique dominante, et cela en dépit de la règle inviolable posée par Comte quant à la séparation des deux pouvoirs, n'était-ce pas reconnaître l'insuccès des efforts dirigés jusque là par le positivisme contre les religions établies? Quand on est fort et qu'on a conscience de sa force, on ne se ligue pas pour combattre un groupe ou une institution, à moins que ce groupe ne soit formidable, ou cette institution florissante encore.

¹ Gruber, *Aug. Comte, sa vie et sa doctrine*, Paris, 1892, p. 288-290.

² *Id.*, *ibid.*, p. 290-291.

³ *Grande encyclopédie*, verbo Littré; Gruber, *Le positivisme* p. 64, 65.